



Le génocide qui avance

Afrique. Dans un roman parsemé d'éléments autobiographiques, Scholastique Mukasonga décrit les signes avant-coureurs du drame rwandais.

EVA BAEHLER



Scholastique Mukasonga, récompensée par le Prix Renaudot. C.HÉLIE ©GALLIMARD

Selon la Mère supérieure, il s'agit de l'endroit rêvé pour éduquer d'innocentes demoiselles et les tenir éloignées du mal. En effet, le lycée de jeunes filles rwandais Notre-Dame du Nil, haut perché sur la chaîne de montagnes Congo-Nil, semble un havre de paix, un sanctuaire surplombant le monde. A quelques encablures de là s'élève une Vierge Marie noire, patronne et protectrice de ce respectable établissement, marquant également le lieu d'où jaillit la source du grand fleuve égyptien.

C'est en effet dans ce lieu que sont envoyées les filles de ministres, militaires haut gradés et autres riches hommes d'affaires du pays, pressenties pour composer la future élite féminine du Rwanda. Leurs noms, Modesta, Frida ou Immaculée, apparaissent comme l'incarnation même des valeurs chrétiennes enseignées avec succès au lycée. On dit qu'il n'y a pas d'élèves plus calmes, plus dociles, plus attentives qu'à Notre-Dame du Nil.

«Fausses Rwandaises»

Mais bien vite, celui-ci devient le théâtre d'événements qui feront voler en éclats cette image d'Épinal, et révéleront le terrible antagonisme qui commence à sévir au sein du pays en ce début des années 60. Au grand dam du «peuple majoritaire», l'école est en effet tenue de respecter un «quota ethnique», et doit accueillir de «fausses Rwandaises»: Virginia et Veronica proviennent de la modeste classe paysanne, mais elles sont surtout les seules Tutsi de terminale. Une cabale,

menée par l'ambitieuse Gloriosa, s'acharne à les persécuter, chaque jour un peu plus. Tout d'abord infimes entre les mille et un détails du quotidien, les multiples brimades et vexations à l'encontre de la minorité ethnique prennent pourtant de l'ampleur au cours des douze chapitres retraçant une année scolaire, jusqu'à éclabousser durablement la réputation du vénérable lycée.

Leur seul allié est un ancien planteur blanc un peu fou, M. de Fontenaille, dont le domaine à l'abandon jouxte le lycée. Fasciné par les cultes égyptiens, il a consacré sa vie à percer le secret des origines du peuple tutsi, en remontant le cours du temps mais aussi du grand Nil semble-t-il, puisqu'il reconnaît en Veronica le visage de la déesse Isis,

gravée dans les pierres de Méroé. Cependant, ni la beauté de la jeune fille, ni le temple que le vieux profane a bâti en son honneur ne protégeront cette dernière de la tempête qui menace de s'abattre sur ces sommets reculés.

Tragique autobiographie

Scholastique Mukasonga signe avec *Notre-Dame du Nil* un premier roman bouleversant, récompensé par le Prix Renaudot 2012. L'écriture, neutre et pudique, dénuée de fioritures, laisse pourtant deviner le caractère tragiquement autobiographique du récit.

Car si l'auteure rwandaise a connu dans sa jeunesse des persécutions semblables à celles de ses héroïnes, elle a également perdu plusieurs membres de sa

famille lors du génocide de 1994. A l'issue du roman, on ne saurait dire qui des jeunes filles hutu, aveuglées par l'animosité et la jalousie, ou de l'hypocrite corps enseignant (blanc pour la plupart), plus soucieux de l'image de l'école et surtout de son confort que de la sécurité des élèves, constituent les vrais coupables du drame.

Toujours est-il que la destruction de la Madone qui donne son nom au roman précédera de peu une démonstration de haine mortelle. «L'école est finie»: le titre à double entente du dernier chapitre laisse présager le sombre avenir du pays. I

> **Scholastique Mukasonga**, *Notre-Dame du Nil*, collection Continents noirs, Gallimard, 223 pp.



Philippe Jaccottet: une poésie moderne, qui prend en compte les malheurs récents de l'Europe, selon Michel Crépu. DR

POÉSIE

Michel Crépu et les enquêtes de l'inspecteur Jaccottet

ANNE MOOSER

S'il est une image que l'on n'associe pas spontanément au poète Philippe Jaccottet, c'est bien celle du détective. Et pourtant... nous dit l'écrivain et directeur de la *Revue des Deux Mondes*, Michel Crépu, dans un court et émouvant essai au titre bien énigmatique aussi, *En découdre avec le pré. Sur Philippe Jaccottet*. Et pourtant...

En effet, pour cet écrivain qu'accompagne depuis des décennies la poésie jaccottienne, les promenades, les rêveries du poète vaudois sont des enquêtes. Que cherche-t-il donc à élucider, cet inspecteur Jaccottet, que cherche-t-il à éclaircir? L'énigme de la beauté du monde, répond Michel Crépu, nous faisant part, dans cet exercice d'admiration, du profond «enchantement» que lui procure la poésie de Jaccottet. Car devant le chaos du buisson d'aubépines, devant la mystérieuse évidence du pré qui s'étend devant nous, il y a véritablement énigme. Une énigme que le langage, dans sa simplicité et son authenticité les plus profondes, et toujours à la recherche d'indices, se donne pour tâche d'élucider. Ou du moins d'essayer, sans jamais s'appesantir. Chez Jaccottet, pas de livre qui ne soit né du besoin d'en découdre avec la beauté du pré. Etre à l'écoute, tendre l'oreille à ce que nous dit le pré pour que, l'espace d'un instant, s'entrouvre une porte sur un sentiment de beauté, perçue comme une interruption de la souffrance. Tout est contenu dans le pré, nous dit Jaccottet, le visible et l'invisible. Peu importe qu'il n'y ait pas un «au-delà» du pré, un en-Haut, seul

compte l'instant décisif de la révélation. Même si la porte se referme, si le pré retourne à son silence, il aura parlé.

A ce reproche si souvent adressé à la poésie de se réfugier hors du temps, hors de l'Histoire, Michel Crépu répond que la poésie de Philippe Jaccottet est au contraire une poésie moderne, qui prend en compte les malheurs subis par l'Europe tout au long du XX^e siècle. Le socle de l'Europe s'étant ébranlé, il a fallu repartir en mission, se remettre en quête de la «vérité», malgré le doute et le scepticisme. Pour chercher à définir, toujours par le langage, ce qu'est «la condition humaine», concept désuet que Michel Crépu ne craint pas d'utiliser, au risque de faire sourire.

Que le plaisir à lire Jaccottet le poète ne fasse oublier en rien celui de l'accompagner dans ses innombrables traductions ou ses commentaires littéraires, tant ce merveilleux passeur sait écouter les textes des autres, et en parler avec justesse. Ce bonheur-là, Michel Crépu le trouve surtout dans *L'Entretien des Muses* ou ses anthologies de poésie européenne, ouvrages auxquels il revient toujours avec une admiration et un enthousiasme renouvelés.

Oui, avec Philippe Jaccottet, semble dire l'essayiste en paraphrasant Paul Fort, «Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite. Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer». I

> **Michel Crépu**, *En découdre avec le pré. Sur Philippe Jaccottet*, Editions des crépuscules, 65 pp.

JEAN-JACQUES BONVIN

Une Amérique sans grand destin

OLIVIER VONLANTHEN

«L'ennui sous une autre forme, serait-ce encore l'ennui?», s'interroge le narrateur de *Larsen*, dernier roman du Suisse Jean-Jacques Bonvin paru en ce début d'année aux magnifiques Editions Allia. En écho, c'est aussi ce que se demande le lecteur de ce tout petit texte dans lequel il semble ne rien se passer, mais qui pourtant ne lasse jamais: un homme dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il se fait surnommer «Il Pondre» et dit «je», rend visite à son ami Larsen, ex-taulard suisse ayant trouvé refuge en Californie où il vit avec sa femme Sierra, grâce à quelques bicoques qu'il construit de ses mains, grâce aux voitures dont il répare les moteurs, grâce aussi peut-être à toute cette sinsemilia qui pousse dans sa cave.

Autour de Larsen gravite une constellation de personnages hors normes, marginaux. Ceux-ci parlent peu, mais communiquent par comportements: il y a Bragan, qui fume ses pétards accompagné de son pitbull sur un canapé dont il semble ne jamais s'extraire, il y a Michael, onaniste invétéré, et Sammy, homme énorme qui s'adresse aux frigos à défaut d'autres interlocuteurs.

L'ennui est le ciment qui lie entre eux tous ces individus, mais un ennui loin de l'oïveté hippie que pourrait évoquer un tel microcosme, assemblé à la manière d'une utopie

moderne. Ce serait plutôt, sans que cela ne soit jamais explicite, une réunion d'errants sans idéologie commune, exclus peut-être d'un système économique en phase d'effondrement, et qui auraient alors dû se résoudre à l'inaction.

Accueilli dans cette autre Amérique, terre d'exil pour hommes sans destins spectaculaires, pour individus désargentés qui attendent sans se plaindre la fin de leur roman, le narrateur consigne ses journées, occupées à tuer le temps. Quelques coups de main donnés à Larsen, un verre de vin et des yaourts pour le déjeuner, une page par-ci par-là du *Amuleto* de Roberto Bolaño suffisent à meubler les heures, à combattre une tristesse qui ne se dit jamais, à oublier la maladie qui guette, à moins que ce soit juste la mort et la peur qui l'escortent inévitablement. Dans cet ennui qui semble lui suffire, ce narrateur écrit en portant un soin particulier à ce qui ne devrait pas retenir l'attention: le café qui monte dans la cafetière, le microdrame d'un toast trop grillé, l'absence de pluie au-dehors, la vaisselle qu'il ne fait pas; entre peccadilles et non-événements, la fiction se construit, l'ennui prend une autre forme justement, difficile à circonscrire.

Après *Ballast* en 2011, génial petit roman évoquant le destin de Neal Cassady et de la

Beat Generation, Bonvin réinvestit le territoire US pour y situer l'action de *Larsen*. Si ce dernier texte a troqué l'excessivité des beatniks contre un récit moins spectaculaire, on trouve certains points communs entre les deux romans. L'Amérique d'abord, délestée de son mythe de «terre de rêve», les drogues aussi, que consomment à tout-va et sous toutes leurs formes les personnages, les grands espaces encore, des forêts de Redwood au Pacifique. On lit aussi enfin dans *Larsen*, comme dans *Ballast*, une vraie passion pour le matériau de construction, pour l'asphalte brut, pour le rail et les trains, pour les bagnoles.

Le narrateur y porte d'ailleurs un intérêt constant, fasciné notamment par le fonctionnement d'un moteur; c'est peut-être parce qu'il retrouve dans la mécanique régulière des pistons une certaine sérénité, lorsque la dépression le submerge. En creux s'esquisse alors une image magnifique de l'écriture et de la fiction comme industries réparatrices; l'idée est peut-être celle-ci: rafistoler les pièces ébréchées pour se retrouver dans un rythme simple, refaire les routes en y appliquant un épais coaltar, pour enfin pouvoir se remettre à bouger, à se replacer librement dans le territoire. I

> **Jean-Jacques Bonvin**, *Larsen*, 2013, Editions Allia, 78 pp.

SÉBASTIEN BONNEMASON-RICHARD

Une jeunesse soldée

DANIEL FATTORE

C'est l'histoire d'une attirance: *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre* est le premier roman de Sébastien Bonnemason-Richard. Sur le ton franc d'une parole à la fois sobre et empreinte d'oralité, il relate l'odyssée d'un galeriste français qui plaque tout pour rejoindre en Écosse «une jeune fille qui a froid».

Plutôt que le pittoresque d'une road story, l'auteur offre au lecteur un voyage dans les souvenirs de son personnage, reflet d'un transfert en voiture. Ces souvenirs peuvent être diffus ou précis, à l'instar du bonheur transgressif d'une fellation dans un drive-in. Si la jeune fille se fait

entendre en contrepoints discrets, c'est la solitude voulue du narrateur que l'auteur relate: «Ce serait beaucoup plus simple s'ils savaient que le dernier des Pappous, le plus inaccessible au fin fond des bas-fonds, celui précisément vivant dans le trou du cul du monde, est plus joignable que moi», affirme le fugueur.

Soldant sa jeunesse, celui-ci finit par faire rimer Eros et Thanatos. Fulgurant, ce récit se présente comme la fin d'une étape de vie. Intense, il est l'expression d'une envie de couper le cordon ombilical comme on couperait le cordon du téléphone.

> **Sébastien Bonnemason-Richard**, *Je n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre*, Ed. Alma, 98 pp.